

DSK, entre Eros et Thanatos

par Jacques-Alain Miller, psychanalyste et écrivain
Le Point n°2018, 19 mai 2011, p. 48

« Que vous inspire l'affaire DSK ? » me demande *Le Point*.

L'envie de parfaire l'éducation freudienne du peuple français. Aujourd'hui, en France, l'inconscient est en effet une notion populaire, qui s'est déjà acquis une crédibilité de masse. L'inconscient, on y croit très largement. Mais l'événement oblige à en étendre la notion et à la compléter.

Si l'inconscient est entré de plein droit dans le discours commun, il n'a été adopté que sous une forme précise, celle du lapsus. L'opinion en est à exiger des médias que les lapsus des personnalités publiques, comme leurs gaffes, soient traqués, recueillis et répercutés. Ces trébuchements, on ne les traite pas comme des erreurs, on leur reconnaît du sens, et même une valeur de vérité très supérieure à celles des « petites phrases » ciselées à l'avance.

Quelle vérité ? Elle reste indéterminée, mais le phénomène n'en est pas moins assimilé à une révélation. On tient le lapsus pour l'émergence inopinée, incongrue et involontaire de certaines pensées secrètes agitant un sujet dans son for intérieur. On admet que le sujet n'est pas maître du langage dont il use et qu'il s'exprime toujours à ses risques et périls.

Quel risque ? Celui de se trahir lui-même. Le sujet se sabote. Il ne veut pas son propre bien. On est bien forcé de s'apercevoir qu'il est divisé : il dissertait sur la crise financière, et voilà que son message sur l'inflation se trouve parasité par un autre discours qui se glisse dans les interstices du premier et lui fait prononcer à la place le mot « fellation ».

Un lapsus, ça fait rire, ce n'est pas grave... l'effet de vérité est fugitif : il désarçonne le sujet, le destitue un instant de son image publique, le ridiculise, mais il s'évapore aussitôt. Maintenant, imaginez que ce mot de « fellation », qui appartient à un discours second, ne s'exprime pas dans le registre de la parole sous la forme de lapsus ; supposez qu'il soit doté d'une force injonctive et qui il embraille directement sur le corps. Le sujet se trouve alors dans la nécessité d'obéir à un commandement aussi muet qu'irréfusable, à une exigence absolue de satisfaction immédiate. Un impératif de jouissance impose sa loi, qui n'admet aucune délibération : le passage à l'acte se déclenche. Là, le rire se fige.

Le phénomène n'a rien d'exceptionnel. Les prisons sont pleines de ces malheureux chez qui l'exigence inconditionnelle de la pulsion n'est pas tamponnée, tempérée, freinée, répartie, canalisée par des déplacements, des sublimations, des figures diverses de figures diverses de rhétorique, métaphores, métonymies, tout ce système d'écluses et de digues qui constitue l'architecture d'une belle et bonne névrose.

Je dis « des malheureux », parce que ce ne sont pas des monstres. Simplement, le ressort libidinal du symptôme est chez eux comme mis à nu. Et s'ils vont en prison, c'est que la société contemporaine est moins tolérante à la pulsion qu'on ne l'était jadis. Il y a libéralisation des mœurs, oui, mais elle est strictement encadrée : égalité des conditions, protection de l'enfance, promotion de la femme, droits de l'individu, judiciarisation croissante de tous les aspects de l'existence. Résultat : quand une femme de chambre appelle la police pour se plaindre qu'un grand personnage a abusé d'elle, on ne lui rit pas au nez. Qui dira que c'est mal ? Mais aussi il n'est plus permis, jamais, de fermer les yeux. L'ombre, la nuit, n'est plus ; seul le jour a droit de cité et le soleil est comme un grand œil ouvert qui nous traque, et c'est aussi le

nôtre. Or, tout voir, c'est la mort du désir.

Revenons à la pulsion. On la dit archaïque parce qu'elle n'est pas à la page des temps modernes: elle n'entend pas raison, ne ménage ni ne négocie rien. Il y a passage à l'acte quand elle s'empare du sujet jusqu'à en faire un possédé, sa marionnette frénétique. Même si nous retrouvons ici une structure de rupture et d'effraction, le phénomène va évidemment au-delà du lapsus. Ces soudaines mais périodiques éruptions libidinales, on pourrait les épinglez du terme de raptus.

Le lapsus se produit dans la dimension de la vérité; le raptus est dans le réel. Peut être le lapsus en serait-il une forme exténuée. C'est le sens de l'aphorisme de Lacan, faisant de la vérité la « petite sœur » de la jouissance. Dans le lapsus, on se trahit; dans le raptus, on se détruit. Le suicide – physique ou moral – est toujours à l'horizon, où Éros se conjugue à Thanatos, la mort.

Après la découverte de l'inconscient, qui est un lieu d'être où la vérité parle, même si c'est pour mentir, Freud a été conduit à isoler ce qu'il appelait le « ça », où règne le silence des pulsions. Avec DSK menottes aux mains, le discours universel vient de donner au ça freudien son emblème, son témoin et, dirais je, son martyr. Que le grand ordonnateur du signifiant monétaire à l'échelle mondiale d'une dextérité hors pair, soit soupçonné d'être lui-même serf d'une pulsion tyrannique paraissant élémentaire, il y a là une grandiose antithèse poétique, romantique, digne de Victor Hugo. Celui-ci fut d'ailleurs lui-même, jusqu'à son dernier souffle animé d'une compulsion sexuelle de cet acabit, ce qui ne fit nullement objection à soit inhumation au Panthéon. Il a inspiré à Balzac le personnage du général Hulot dans «la cousine Bette ». Le feuilleton en temps réel qui nous tient haletants est plus spectaculaire encore, car il associe les secrets de l'alcôve à la scène du monde.

La classe des « hommes à femmes », on s'en fait ordinairement une idée sommaire. Elle n'est nullement homogène. On y trouve parmi d'autres deux types idéaux opposés. Le séducteur a l'art de s'instituer dans le rêve de l'objet féminin, dans sa «Madame Bovary» intime, c'est un beau parleur, un Casanova, un enchanteur à la Chateaubriand. Voyez dans les *Mémoires de Roland Dumas* François Mitterrand en araignée inlassable à tisser sa toile, de sa voix de velours, autour de la proie du jour. Ce qu'il s'agit avant tout de conquérir, c'est un oui, le consentement, l'aveu. Et puis, il y a ceux dont la jouissance est au contraire de susciter chez la partenaire une division, qui ne va pas sans effet d'angoisse et d'affolement, entre un corps qui s'abandonne et une «âme »qui dit non. C'est en fait une opération cruelle et raffinée que masque l'image convenue de «la bête de sexe ». Toutes les transitions se rencontrent dans l'expérience, toutes les nuances. Aussi est-on insatiable à demander des détails.

Quant au couple de l'homme à femmes et de son épouse, c'est souvent l'un des plus solides qui soient. Il est fondé en logique: du côté de l'homme, la série ne prend sens que par la fonction de l'exception reconnue à « l'au-moins une» femme, tenant lieu de la mère, tandis que cette même série garantit pour elle la virilité du partenaire. la situation peut être vécue par elle dans la souffrance, le déchirement, mais aussi bien dans la complaisance, voire la complicité. On observe généralement chez elle une loyauté indéfectible, qui survit même à la séparation éventuelle.

Dans la chaleur de l'événement, nos médias battent leur coulpe pour avoir longtemps caché, sous une couverture, comme les fils de Noé, la nudité du Père ivre. Cependant. La Genèse dit autre chose : que le péché fut celui de Cham, celui des frères qui glissa un regard de curiosité sur l'ervat, l'organe génital qu'il ne devait point voir. Au point où nous en sommes, la pudeur est une vertu désuète, alors que le voyeurisme triomphe: il est en voie de mondialisation. Et c'est un voyeurisme puritain, qui parade, sûr de son bon droit. Fermer les yeux, ce n'était pas bien brillant, certes, mais ça, n'est ce pas pire encore?